

Gloria

Koen Sels

An extract

Original title Gloria

Publisher het balanseer, 2019

Translation Dutch into French

Translator Daniel Cunin

© Koen Sels/Daniel Cunin/het balanseer/Flanders Literature – this text cannot be copied nor made public by means of (digital) print, copy, internet or in any other way without prior consent from the rights holders.

1.

Le bonheur, venu de nulle part, lui pète à la figure, des pigments dirait-on, de la craie de trottoir épargnée par la pluie. Tout soudain, un nuage de bleu, puis un nuage de rose, des sensations merveilleuses, douces, effilochées, impersonnelles après des années cérébrales tracées au cordeau faites de dépressions et de dégoûts, de subordonnées surajoutées, de tracas centrifuges. Enflant dans sa tête, son cœur, son bas-ventre. Ça et là, sans raison, l'emplissant de frissons, un univers extérieur en propre, un bien-être inespéré.

Ce n'est pas mal, se dit-il, et il manque s'assoupir puis, pulvérisé en images mentales, s'élève à la manière de particules, se rassemble avant d'atterrir, devenu en quelque sorte une autre personne, d'abord à un coin de rue de l'indécise Wilrijk, ensuite dans une impasse de la bétonnée Deurne, enfin dans une ancienne zone industrielle de Hoboken, lieux périphériques où des balades l'ont conduit par le passé, alors que tout relevait encore du hasard, que chaque promenade était une œuvre d'art, peu de temps avant qu'*elle* ne vienne au monde.

Le voilà qui se trouve sur un sentier à l'abri d'un arc de feuillée, à la limite d'un pré. S'il a, un jour, mis pour de bon les pieds à cet endroit qu'il connaît, endroit aléatoire, se dilatant et se rétrécissant sur les bords de l'image, cela remonte à une moitié de vie, alors qu'il était lui-même encore un enfant. Dans son esprit existe un pays regorgeant de lieux insoupçonnés.

Après-midi, les hachures les plus subtiles transforment le plafond en un espace, rien sur l'écran noir mat et plat de la télévision si ce n'est un fantôme de lumière solaire réfléchi, suspendu tel un objet indéfinissable dans cette autre dimension.

Ce dimanche-là, tous deux, père et fille, sont allés déjeuner au centre-ville ; en rentrant à vélo, ils ont inventé une chansonnette : *les gens font, les gens font, les gens font du café*. Dans ces mots, il perçoit le monde, un simple état de fait. N'est-il pas vrai que les gens font du café ? Mais qui a inventé cet air, se demande-t-il, qui d'elle ou de lui est l'enfant ?

Pour un mois de juin, il fait gris et froid, ça souffle ; pourtant il ne pleut toujours pas, on dirait qu'il n'est pas tombé une goutte depuis des mois. Un gris brûlant lie tout ensemble. En ville, c'est calme, une absence rappelant le silence tumultueux, adrénalinieux qui choit brièvement entre deux rafales tenaces : rédemption et anticipation, le monde entier se trouvant soulevé. C'est en pédalant vers nulle part en particulier qu'il a décidé d'aller au restaurant.

Un peu plus tard, elle fait la sieste, comme une grande étonnamment. Allongé, il reste à fixer les rideaux, à côté de lui une tasse de café froid posée sur le tabouret ainsi que le livre d'un auteur ambulant, qu'on lui a offert pour son trente-sixième anniversaire. Il n'a guère envie de lire, aucune raison de se presser d'ailleurs, rien ne l'oblige vraiment à se cultiver, et qui sait, qui sait si ce n'est pas pour cela qu'il en a

envie. Ces mots tourbillonnent dans cet ordre à sa rencontre, il lui faudrait les changer de place, mais à quoi bon ? Avec qui partager pareille lecture ? Cet autre lecteur souhaite-t-il qu'on soit quelqu'un d'autre ?

Un ciel immobile, puis une brise passant entre les poils de ses jambes. Ses capteurs effleurés, innombrables ses poils, peut-être en trop grand nombre, ses cuisses d'homme adulte charnues ; au-dessous, des jambes plutôt courtes et des muscles courts. Malgré tout, il se sent dans son élément en compagnie de ses membres. À chaque fois que sa fille s'assoit sur ses genoux alors qu'il porte un short, elle ne manque pas de prononcer, agacée, une phrase qu'il lui a mise un jour dans la bouche en lui posant une question : Ça gratouille ! Les jambes nues des hommes de son enfance à lui, blafardes sous des pantalons beiges trop courts, la sensation que ses yeux éprouvaient à l'époque... Sur le mur apparaît une guirlande de cercles vibrants et savonneux, jeu d'ombres, contours se chevauchant, disparaissant, la lumière tamisée par la vitre en verre inégal. Papa ne sait pas où il en est de sa vie, ici avec elle.

Chaque jour, travailler un peu à GLORIA, se dit-il, chaque jour rassembler la poussière qui s'élève en un nuage quand un truc lourd vient à tomber. L'autre fichier sur le bureau de l'ordinateur s'intitule LARMES, 92 pages de prose, écrites et réécrites jusqu'à la nausée, portant sur la dépendance et la dépression. Bientôt, il les remettra pour de bon dans la chemise IN PROGRESS, comme il l'a fait de l'ambitieux DEMOCRATIE et du kaléidoscopique CODES : deux livres potentiels traitant d'un week-end électoral, d'un phrasé contracté à l'excès, écrits pour tout un chacun. En premier lieu, il a songé en réalité à sa compagne, à sa fille et à une poignée d'amis. Lesquels sont censés lui servir de modèles quant au comportement qu'il peut adopter vis-à-vis de tout le monde, puisque tout le monde n'existe pas. Ici, à la maison, depuis ces murs, dans ces limites qui n'en sont pas, en gardant cet état de grâce en tête, il va se mettre en quête de quelques mots pouvant lui convenir en guise de commencement.

Il fait aller et venir sa main sur le grain doux et sec de son ordinateur portable. Elle reste collée à la petite pomme. Il n'y a pas si longtemps, nuit après nuit, des colonnes de fantômes défilaient encore dans son esprit, lui chuchotant : Tu as tout faux. Par une continuelle et progressive mise en accusation, ils le forçaient à aller aux confins de son problème, qu'ils lui reprochaient de ne pas nommer, de ne pas problématiser ensuite. Il relit un passage de LARMES, à propos d'un jeune père qui, à mi-chemin de son existence, à un carrefour au milieu d'un quartier en construction, tente de maintenir en équilibre des sachets pleins de courses suspendus au guidon de son vélo tout en se perdant dans des spéculations horriblement abstraites relatives au jugement de passants anonymes sur sa propre personne. Il referme le fichier, ouvre grand la fenêtre, de la main chasse dehors toutes ces soi-disant pensées, puis pose un regard souverain et artiste sur le reflet inégal. Je ne suis pas un artiste, se dit-il, je suis un employé de bureau. Je tamponne des documents. D'abord les choses, peut-être jamais rien après.

Il lit la prose comme s'il s'agissait de poésie. Il a l'impression de s'enfoncer dans les phrases les plus claires, tout contexte a disparu, les mots les plus simples lui demandent un temps de réflexion. Il s'entend parler à sa fille, à croire qu'il ne peut revenir à lui-même que par un détour. Tout pourrait être horrible et rien qu'horrible, alors qu'on pourrait tout aussi bien, cependant, qualifier cela de beau.

L'archet se brise, la vague incontrôlable et la ligne qui vibre, une parabole qui s'incline et se fait milliards d'ondes, musique qui ne va nulle part, mais c'est justement de cette répétition irrésolue que résultent variation et improvisation. Il ne s'agit ni de cymbales ni de roulements de tambour, relève-t-il, il s'agit d'éruptions de susurrements manipulés, peut-être d'enregistrements de rien de particulier, sons ahuris en provenance d'un salon. Autour de ce qui revient, une grosse caisse sèche, se tissent la couleur et le grain d'un son, son qui est une fonction de sa peau à lui.

Les bus, la voix de mégaphone métallique d'un ferrailleur, des porte-clés qui cliquettent, les avions de l'aéroport international d'Anvers qui frôlent le toit, le rugissement de destinations commerciales et touristiques. Dans cette courbe tonitruante, il essaie de disparaître, de se fondre dans les sons, de convertir

les vibrations en démangeaisons, un peu ce que l'on ressent dans les bras quand on pédale à toute allure sur des pavés. Un hélicoptère de la police survole le parc municipal, des choucas se battent avec des mouettes en colère et des pigeons cloqueteux ; la sobre et claire lumière d'été paraît disparate, hallucinogène pour ainsi dire. N'ayant pas bu une goutte d'alcool depuis six mois, il est devenu de plus en plus sensible à la versatilité de la vie et à l'épouvantable ennui qui s'abat parfois sur les enfants les soirs de juillet ou d'août quand ils jouent dehors ou participent à une fête familiale, planant tout au plus pour avoir trop joué, mangé trop de sucre, obtenu plus de temps que prévu. Rêvassant, il voit sa maison comme une plénitude trouble, fertile et sans destination, d'éléments qui copulent, une réalité pareille à un nid grouillant de vers de terre, l'esprit du temps bizarre et fourre-tout, le cadre poreux. C'est le cadeau qu'elle lui a fait, estime-t-il.

2

Gloria est née le 7 juillet de la longue et étrange année 2016. Dans son souvenir de père, cette période consiste en des tranches harassées de temps sans chronologie, privées de sommeil. Il a l'impression de regarder une surface gelée en train de fondre, un espace-temps de moments flottants et dérivants, qu'il aurait photographiés à l'excès, frénétiquement. Seul son téléphone a mémorisé les jours, les heures et les lieux ainsi que les rapports entre ceux-ci et celles-là.

Début 2017, la mauvaise dormeuse était sur le tapis, tôt le matin, portant un hochet à sa bouche ; derrière elle la T.V. déjà allumée, un présage de ce qu'il allait voir : le visage du président, comme du haché de porc, numérique et écharné malgré tout, le vortex rond d'une bouche en cul-de-poule, un fils qui chancelle et se mord la lèvre inférieure, images d'un enfant nerveux qui allaient se répandre dans la tête de milliards de téléspectateurs.

Papa venait de se lever, il avait la gueule de bois, maman secoua la tête de gauche à droite, lançant comme tant d'autres : ne me dit pas que c'est vrai ?

Il la regarda dans les yeux, releva les lèvres, serrées l'une contre l'autre, inclina la tête, un regard qui disait : si, c'est comme ça...

Le monde est-il bien irréel ? se demanda-t-il, plus d'un an plus tard, alors que, pour une fois, il était seul à la maison, fille à la garderie et compagne au travail, l'ordinateur portable fin prêt. N'était-il pas lui-même devenu entre-temps diffus et impossible, vieux, double et désaccouplé ? Les signes n'étaient-ils pas devenus trop nombreux pour lui ? ne menait-on pas des discussions au-dessus de sa tête léthargique ? n'était-il plus au courant des modes et des évolutions en cours ? Il planait au-dessus de vieux repères, de guitares, de livres, de cafés, d'œuvres d'art, d'amis, les voyant se disséminer et se dissoudre.

2016 ne s'était pas le moins du monde écoulée. Il s'était retrouvé dans une **boucle**, barbotant dans les sables mouvants du temps.

La dépression est un manque de perspective stupide, rigide et inintéressant, une absence dans laquelle on risque de disparaître complètement. Peut-être ne devrait-il pas chercher à attraper ce qu'il croit connaître ; peut-être devrait-il accepter que ses particules se libèrent, bientôt bercées comme le plancton dans des océans de singularité. Pourrait-il transformer la désintégration en des techniques ? Pour son enfant, il lui faut le croire : que la douleur n'est qu'un signe de guérison, qu'il faut bien changer, et ce au cours de cette existence même, que chaque nouvel être est un exemple.

Il referme son ordinateur, assis là, étonné, à une table dure et lisse, s'efforçant de mesurer et de dater la journée. On est le 21 juin, dehors le vent souffle en de sourdes bourrasques automnales, incongrues : elles semblent survenir après coup. La veille, il a fait chaud, à présent la température s'élève à 17 °C. Il n'y a guère autre chose qu'il aime plus que ce doux soulagement, ce retour au quotidien.

Va-t-il pleuvoir ? Il éternue.

Par des trouées dans de basses couches nuageuses, d'autres s'éclairent. Puis le ciel se dégage, des ombres glissent dans la pièce, les nuages dérivant dans des directions opposées improbables.

Dehors passe un homme dans la vingtaine, lèvres subtilement écartées, bouche qui, relâchée, semble légèrement surprise d'elle-même. Lunettes de soleil sur le nez, fier et fragile, beau et triste, il disparaît de la rue en paradant. Entre ses murs, le père tâtonne en quête d'un truc particulier qui pourrait le relier à ce garçon. S'imaginant sa fille, plus grande, attacher à son tour de l'importance à une apparence chic, cool, branchée ou impassible, il s'efforce d'aimer malgré tout cette apparition anonyme de la rue en refusant de la considérer comme un signe d'une chose générale, de combler ce qu'il ignore de cet homme, par exemple se figurer son sourire et ce qu'un tel sourire entraîne sur ce visage. À chaque fois que la haine et la dépression bouillonnent en moi, a-t-il récemment confié à une amie, je me dis : si c'est là ce que tu penses du monde, si c'est ainsi qu'il se présente à toi, cela veut dire qu'il y a une subtilité qui t'échappe. Mais cela vaut pour chacune de nos pensées, avait-elle répliqué. Lui de rire : oui, c'est vrai.

Il est apparu ingénument dans sa vie à elle, tel l'émissaire d'une autre planète. Des incertitudes l'habitent, il a des mains énormes, des poils noirs couronnent ses mamelons ; les traitements à la cortisone ont affaibli et aminci ses paupières roses et allergiques ; ses bras quémandent des câlins, son visage cherche des baisers. Quand, dans la salle de bains, elle montre du doigt sa quéquette et prononce le mot *quiquitte*, il se fait professeur : papa est un garçon ; toi, tu es une fille. Elle répète : Gloya fille. Est-il à même de lui montrer du doigt ce qu'il ne peut voir ?

Pour la plupart, leurs promenades trop matinales cette première année-là, par exemple les dimanches à 5 h 30, revêtaient une indéniable note psychédélique. Une fois, dirigeant la poussette vers le centre-ville, il passa devant des places et des bancs où des quadragénaires buvaient des cannettes de Bacardi & Cola en compagnie d'ados qui avaient menti à leurs parents au sujet du lieu où ils passeraient la nuit, devant des cafés aux portes ne fermant jamais et où l'amorce du dimanche rougeoyait de MDMA. Il lui arrivait d'être témoin de querelles laconiques dont les protagonistes, en ayant déjà oublié l'embrumé motif, ne prolongeaient pas moins celui-ci sur un mode impressionnant, par un jeu d'imprécations et d'avanies. De grands yeux blancs aux pupilles noires de jais remarquaient sa fille, des mâchoires mâchouillant lançaient à la petite quelques mots gentils ; elle et lui ne restaient donc pas invisibles, ils évoluaient vraiment là, dans le même monde que les autres. Refroidi par la vie contrastée qu'il avait explorée au fil des fausses pistes de son manque de sommeil, il pressait le pas, passant au niveau de chantiers aux grues tournantes et aux câbles tendus, devant les bureaux des matineux services de nettoyages et les premiers étals du marché, longeant des parcs où le vent soulevait des feuilles d'automne, où roucoulaient pigeons et ramiers, où croassaient des corneilles.

Puis il s'arrêtait, dressait un doigt en l'air et, souriant, les yeux écarquillés, enjoignait à Gloria, d'un impératif paternel à l'ancienne : Chuutt, écoute ! Elle portait alors un doigt près de la bouche et faisait de petites bulles avec sa salive. Parfois, percevant un bruit avant lui, elle tendait l'oreille. Oui ! s'exclamait-il. En une succession de gestes flottant, il reliait ensuite, pour elle, un à un les points de sa propre dislocation, puis reprenait sa marche, cette fois, comme poussé par une force centrifuge, vers la maison, jusqu'à ce qu'elle se soit rendormie. Il plantait alors la poussette dans le couloir et retournait se coucher.

Dans des contrées inexplorées de l'Internet, ils tombent sur des animations terriblement laides et répétitives qui brisent tout sens de l'individualité. *Learn Colors with Funny Babies & Soccer Balls for Kids, Le langage des animaux pour les tout-petits Vidéo 3D*. Elles forent quelque chose d'élémentaire en lui, quelque chose que les bébés apprennent par le truchement d'une image paresseuse et adulte de ce qu'est un bébé. *Chien*. Ses iris frémissent comme s'il était la proie d'un mauvais trip. *Blue*. Gloria émettant des bruits de suçotement. Lui glissant de son corps.

Cet après-midi-là, se raccrochant tant bien que mal à une chaise, elle prononce pour la première fois, non sans gémir, une phrase qui commence par « je » : Cheu lâj. Le pronom, il le prononce toujours

correctement ; ce « cheu », elle a dû l'entendre ailleurs, un ailleurs qu'il ne parvient pas à s'imaginer, la garderie, la maison de ses parents. Comme il ne lui vient jamais en aide sur-le-champ, elle transforme bien des questions qu'il lui pose en affirmations, en lamentations : y'arrive ! y'arrive ! Pourquoi ne tient-il pas un journal de ces moments, en précisant à chaque fois la date ? Des parents expérimentés lui ont dit de bien profiter de cette période, que pour eux, les premières années de leur enfant n'étaient plus qu'un vague souvenir.

Souvent, le vendredi après-midi, quand sa compagne donne cours et que Gloria ne reste pas à la crèche, que sa semaine de travail à temps partiel lui paraît remonter à une éternité, il prend le train avec la petite pour rendre visite à ses parents.

Ceux-ci habitent une pseudo-fermette de la Campine. Dans le jardin, à côté d'une piscine, se dresse une gloriette. Des poules picorent çà et là. Dans ce cadre, Gloria reprend vie, pelle des graviers de l'allée dans un seau, bouche ouverte, en pleine concentration, avant de les déverser dans l'herbe, décolle par à-coups ses fesses du mini toboggan vert vif en forme de tricératops, tant bien que mal tente de tenir en équilibre sur la trop grande trottinette, commande qu'on la pousse alors qu'elle a pris place sur le tracteur en plastique.

Ce vendredi de juin, la météo a annoncé un rude vent de nord-est. Or, quand ils passent dans un des mobiles champs de soleil, ils ne peuvent que constater qu'ils se sont habillés trop chaudement. À la gare, il commande un café, les femmes derrière le comptoir qualifient sa fille de mignonne.

On se fait des amis partout, relève-t-il, et de cette façon, lui aussi se fait des bouts d'amis.

Dans le train, sa fille, assise docilement sur la banquette en face de lui, voit des poneys qui n'existent pas. Il met à profit cette tranche de temps qui lui est, comme par miracle, impartie pour boire tranquillement son café tout en parlant, grâce à elle, avec quelques inconnus. En traînant les pieds, comme s'il lui fallait parler d'une vie antérieure, il raconte à un jeune Gantois qui fait du théâtre à Turnhout, qu'il écrit, se forçant à définir ce que cela signifie. Accompagné de son fils, un émigré égyptien se rend à Tienen ; la maman est flamande et vit à Anvers, explique-t-il, Tienen est selon lui un village agréable. Gloria embrasse le gamin sur la joue puis se met à déambuler, tapant contre la porte vitrée pour attirer l'attention d'un groupe de collégiens dans le compartiment voisin ; le visage des filles s'illumine, un sourire ennuyé s'affiche sur celui des garçons. Une femme qu'il ne connaît pas prononce le prénom « Gloria », apparemment elle s'en souvient d'un précédent voyage en train qui remonte déjà à pas mal de temps.

Dans le quartier de ses jeunes années, les chênes indigènes, les noyers et les frênes balancent avec hésitation leurs lourdes branches, puis dansent de toute leur stature, lourds et imprévisibles, pareils à des corps pleins, ronds et ivres. Des détails dans un premier temps, ensuite des silhouettes. Sur un fond sec d'un bleu marial, le ciel est un papier peint rythmé par des centaines de petits nuages. Ceux-ci suggèrent un horizon qu'on ne saurait voir dans le paysage flamand. Au loin, il y a Lichtaert, Tienen, l'Allemagne et la Méditerranée, autant de mondes auxquels on ne songe pas quand on est ici.

De l'autre côté de la chaussée se dressait naguère une ferme du XIX^e siècle occupée par un vendeur d'extasy et de chiens de combat. Elle a depuis été remplacée par un immeuble offensant à usage mixte. Côté rue, des appartements ; de l'autre, qui donne sur la nouvelle place tout à fait sous-fréquentée et la nouvelle église, quelques léthargiques activités commerciales.

Comme sa mère souhaite s'arrêter à la boulangerie-salon de thé, il décide de l'accompagner, fille et poupée embarquées dans la poussette taille bambin.

Les appartements en forme de blocs sont empilés en gradins de sorte que chaque résident dispose d'un balcon relativement grand. En dessous, un passage noyé d'ombre mène au côté opposé. Partant du haut, des traînées de plâtre déparent les briques violettes que l'on voit toujours plus ces dernières années dans cette province, là où on optait toujours par le passé pour des briques de récupération rustique et lavée. Il ne comprend pas cette subtile attirance très répandue pour la nouveauté et le moderne ; elle lui paraît être un effet arbitraire, un rapport abstrait à ce qui existe et que l'on aspire à transformer pour la simple raison que ça existe.

S'il déteste ce courant de différenciation, il en déteste aussi la réduplication dans ses pensées. Il veut être dans le présent et non dans une Flandre en devenir.

Pour faire plaisir à sa fille, il teste l'acoustique du passage : ééécho ! héé ! héé ! Donnant à manger à sa poupée, émettant des bruits de mastication, elle n'en remarque rien.

Au bout du couloir, sur la droite, il voit derrière une vitre, à un bureau au design intégralement minimal, dans une lumière claire et sobre, un quinquagénaire particulièrement soigné. Au-dessus d'une chemise bleu clair passée sous un sweat-shirt rose, un visage au bronzage de cabine. Un cyborg en latex assis devant l'ordinateur d'une petite succursale de la société DIATOOOL Carbide Precision Tools.

Sur la gauche, derrière un comptoir, une femme d'une quarantaine d'années attend le client pour Float & Halo Zentrum. Elle porte un rouge à lèvres fuchsia et une coiffure de piquants mi-longs, colorés en noir et laqués qui pointent dans plusieurs directions. Il lit à voix haute le nom de l'entreprise figurant sur la vitrine, sa mère se chargeant du reste : Flotter une heure = cinq heures de sommeil. Il affiche un sourire forcé. Mais maman, fait-il, pourquoi chercher à renoncer à ces heures bénies où l'on est délivré du monde, pour être **plus** réveillés ? À son habitude, elle lui répond qu'il a raison.

Au bout du tunnel, sous un jour renouvelé, s'étend, dramatique, la place récemment aménagée, en grande partie un parking, bien qu'on y trouve deux ou trois bancs. Pendant la semaine, qui s'achève ici de manière tangible, règne un silence sinistre et chuchotant.

Les fantômes gris de l'histoire récente, spectres de lotisseurs décédés, d'animaux domestiques regrettés et de merles tombés du nid, roulent-boulent, tel un corps collectif d'air déplacé, sur les pavés, le gravier beige, les chardons et sur les buissons revêches dans lesquels détritiques et vie dégradée en matière disparaissent à jamais. À côté de ces logements sociaux, marmonne-t-il, il y avait un marais, du moins c'est comme ça qu'on appelait cette parcelle de terrain cloaqueuse. Sept **donken**, lui avait-on expliqué un jour, autrement dit sept terrains surélevés dans une zone marécageuse.

À la boulangerie, il achète pour son neveu un **donut** aux couleurs de la Belgique et pour lui-même une pâtisserie peu ragoûtante faite de biscuit, de crème au beurre et de pâte d'amande, qu'il mangera en cachette et en culpabilisant tout en regardant le match de la Coupe du monde diffusé dans l'après-midi, pendant que sa fille fera sa sieste.

Quand ils passent à table, elle est rêveuse et bizarre. Tout à coup, elle se met à chialer, sanglotant comme si, dans son cerveau, sous la répétition de phrases de trois mots, un truc colossal lui échappait et la faisait reculer de peur. Il la libère de sa chaise, elle se réfugie sur ses genoux et pose la tête sur son épaule. Il croit lui offrir une tiède sécurité, croit que l'ombre de son corps est un espace clos, coupé de toute impression. Il pense être à même de lui donner ce dont tout un chacun a besoin de temps en temps. Lui aussi échappe alors à une terreur grandeur nature, lui aussi se sent réconforté, relié et pourtant libre, libéré de quelque chose encore présent peu avant, quelque chose resté invisible, et ainsi ils ressentent finalement les contours d'un bonheur partagé. Lequel se répand dans son corps comme du néon : du gaz électrifié dans du verre, fin, transparent et dur.

Cachée dans les tréfonds de son ordinateur, il y a une scène montrant un jeune père qui, son enfant dans les bras, pleure devant le miroir de la salle de bains. Il ne peut rendre cela public, décide-t-il, alors qu'il feuillette avec Gloria le livre d'Huckle Cat. Un bel album classique dont les illustrations restituent le déroulement de la journée, maman Chat prépare des œufs au bacon pendant que papa boit son café et lit le journal, fringues de bureau sur le dos, prêt à aller au boulot. Il range le livre et dit, tout aussi impulsivement que fermement : mon petit personnage principal, c'est toi.